

CONTE PRESQUE FANTASTIQUE.

Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie !
LA FONTAINE.

I.

UN MAUVAIS MENAGE.



RIEN n'est doux comme une grande rivière au clair de la lune, si ce n'est un bon souvenir, surtout quand le bon souvenir est illuminé dans notre esprit par un pur et beau clair de lune.

Vers le milieu d'une chaude nuit du mois d'août de l'an 1840, je promenaïs ma paresse sur les flots bruyans de la Dordogne, à quelques lieues en amont du Bec-d'Ambez.

Deux mécréans de Saintonge faisaient voler ma coque de noix sur le dos impatient de la vague ; je me gaudissais dans la plus somnolente béatitude, écoutant avec amour le gémissement des rivages et le chant lointain des mariniérs.

Le ciel, coupé de grands nuages gris, noirs et blancs, était d'une sérénité parfaite. Ça et là les étoiles brillaient ; de temps en temps la lune inondait le paysage des flots de sa blanche lumière, dessinant au loin le mât des navires et se jouant dans les profondeurs de l'eau transparente.

En cet endroit, la Dordogne est excessivement large ; ses rives sont plates et uniformes ; sa profondeur est cependant remarquable, car elle porte jusqu'au petit port de Livourne des navires de trois cents tonneaux.

Nous remontions le courant avec les derniers efforts de la marée, pressés que nous étions de rentrer à Saint-André-de-Cubzac, gros village à demi ruiné, qui pend au versant des collines avoisinantes.

Au moment où la lune sortait des flancs noirs d'un gros nuage, je relevai la tête, et je ne pus m'empêcher d'être saisi d'admiration pour certains de ces travaux qu'exécute la main des hommes.

Nous avions devant les yeux cette gigantesque toile d'araignée qui joint les deux rives de la Dordogne, le pont de Saint-André.

Vu de quelque distance, ce morceau merveilleux serait pris volontiers pour quelques fils de la Vierge, égarés et perdus dans l'espace. De près, c'est un chef-d'œuvre de hardiesse ; les trois mâts passent à pleines voiles entre ses piliers de fer ; et quand les voitures le traversent, il crie, tremble et gémit comme les câbles d'un navire assailli par la tempête.

Il est jeté sur des viaducs qui s'étendent au loin dans la campagne, et supporté par d'innombrables réseaux de câbles en fil de fer.

Cette nuit là, la lune était extrêmement capricieuse. Au moment où elle se plongeait dans un gros nuage, et pendant que l'obscurité nous enveloppait de toutes parts, nous entendîmes deux cris aigus presque simultanément poussés ; un rayon de lumière survint, et je vis distinctement tournoyer dans la brume épaisse

MM

une forme indécise, un lambeau, quelque chose... Puis je ne vis plus rien, l'eau venait de s'ouvrir avec un bruit lugubre, et le mouvement de la vague se communiquait à notre frêle nacelle.

Des cris effrayans partaient du pont.

— Au secours !... au secours !... à l'eau !... à l'eau !...

A quelques pieds de nous une forme humaine se débattait ; nous l'aperçûmes un moment ; puis l'obscurité se fit, et tout rentra dans le silence.

Nous nous laissâmes aller au courant ; et, dès le premier rayon lumineux, je revis un vêtement que roulait la vague ; mais il me sembla que le noyé ne se débattait plus.

Craignant de nouveau quelque supercherie de Phœbé la blonde, je me jetai à l'eau sans tarder ; après quelques efforts, j'atteignis le noyé ; je saisis à belles dents de longs cheveux noirs qui flottaient, et je me soutins sur l'eau de mon mieux.

La barque arrivait à nous. Mes deux mariniérs m'eurent bientôt débarrassé ; ils déposèrent sur la planche humide un corps qui déjà ne bougeait plus, et nous nous mîmes tous trois à ramier avec vigueur.

Le courant nous avait entraînés du côté de la rive gauche, et je fis manœuvrer de sorte que nous fûmes bientôt arrivés à terre.

La jeune femme était complètement évanouie. Nous n'osions supposer ni sa mort ni sa vie ; nous la regardions bêtement avec la plus vive émotion.

Elle était d'une pâleur livide : sa figure quoique violemment contractée, accusait une beauté triste et malade ; ses habits annonçaient la pauvreté ; tout enfin me confirmait dans la supposition d'une tentative de suicide.

Une demi-heure plus tard, notre belle noyée ouvrait les yeux dans une méchante cabane de paysan où nous l'avions déposée ; elle regardait de côté et d'autre avec anxiété ; ses premières paroles furent celles-ci :

— Où suis-je ?

Puis elle ajouta :

— Mes enfans !

Puis elle s'évanouit de nouveau.

Elle ne devait cependant pas mourir ; car, avant le milieu de la nuit, elle était à demi couchée sur un méchant lit, saine de corps et de raison.

Un grand feu brillait dans l'âtre, éclairant de rouges reflets le pâle visage de la noyée ; deux larmes tombaient de ses grands yeux bleus, et elle disait avec tous les signes de la plus amère douleur, en nous accusant du regard :

— Sans vous, tout serait fini.

— Vous êtes mère ? lui répondis-je.

Alors elle se mit à sanglotter et à pousser des cris inarticulés. Deux vieilles femmes qui étaient là pleuraient à genoux et joignaient les mains ; un grand chien gris philosophiquement assis sur les cuisses regardait la scène d'un air morne, et deux enfans du plus bas âge criaient, empaquetés dans des corbeilles d'osier.

A ce moment un vieux curé de campagne entra, crotté jusqu'à l'échine, harassé de fatigue... et vint s'asseoir au lit de la malade.

— C'est un grand crime que le suicide ! dit le bonhomme d'un air évangélique, comme si déjà il eût été prêt au pardon.

— Pourquoi craindre la colère de Dieu, quand on est damné dans ce monde ?

Le curé se signa. La dame avait dit sa phrase d'une voix tellement chargée d'amertume, que j'y compris tout d'abord le besoin qu'elle avait de s'épancher... Déjà je ne m'intéressais plus à la femme : je m'intéressais à l'être humain.